



Allegra, PHILIPPE RAHMY, éd. de La Table ronde, 192 p., 15,50 €.

Égyptologue, diplômé en philosophie et membre fondateur du site Remue.net, Philippe Rahmy est né en 1965 à Genève d'un père franco-égyptien et d'une mère allemande. Chef Cheyne éditeur, il a publié deux recueils de poésie : Mouvement par la fin (2005) et Demeure le corps (2007), où s'exprimait la souffrance liée à sa maladie des os de verre. En 2013, il publie aux éditions de La Table ronde Béton armé, couronné de plusieurs distinctions, dont la mention spéciale du jury Wepler-Fondation La Poste.

Dans le ventre de Londres

L'errance d'un jeune loup déchu dans une capitale anglaise électrique et enfiévrée.
Par Camille Thomine

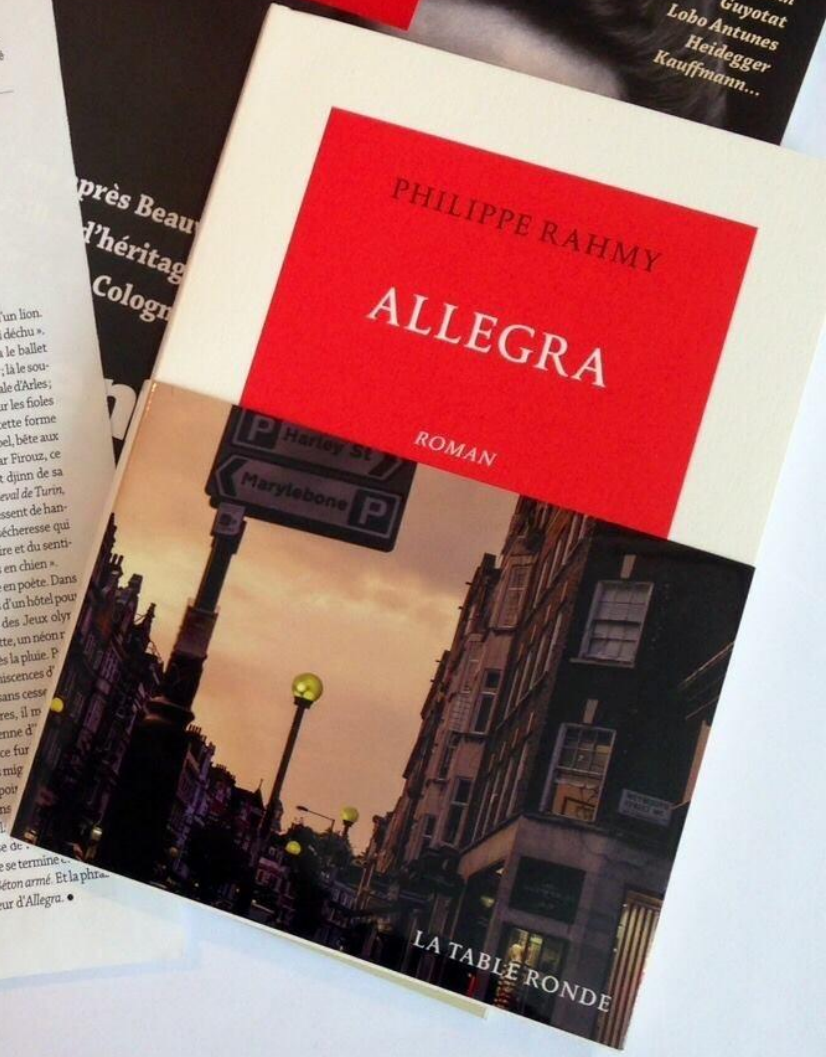
Dans son précédent livre, *Béton armé*, Philippe Rahmy racontait sa valse lente dans les bras de Shanghai : la masse démesurée de la mégalopole face au poids de son propre corps, fragile, bousculé, défilé. Et, à la fin de ce voyage réel et intérieur, il semait quelques maximes, balises pour les romans à venir : « Écrire comme la fumée des égouts, comme la pluie des boulevards », et plus loin : « Il suffirait de s'installer dans une ville, n'im- porte laquelle, pourvu que son murmure couvre celui de l'esprit. » De ces phrases-manifestes, *Allegra* porte la trace. Nous ne sommes plus à Shanghai mais à Londres, plus en autobiographie mais en fiction, et plus dans le corps entravé de l'écrivain mais dans celui, maigre et fourbu, d'Abel Ifissan, son personnage. Pourtant, il s'agit bien en- core de se couler dans le bitume et l'effervescence de la ville, jusqu'à se gorger d'assez de bruit, de fumée et de lumière pour combler la brisure intérieure. Au point de départ d'*Allegra*, il y a une nouvelle, « Loop Road », publiée en ligne sur les sites Nerval.fr et Le Tiers Livre de François Bon. Philippe Rahmy y conte l'histoire d'Adly, jeune Arabe parti comme des milliers d'autres de France pour faire fortune à Londres, que l'on rencontre un jour carton sous le bras, lâché par son employeur, sa femme et ses grands rêves. Une nou- velle qui, frottée à l'air du temps, a enfilé en roman : Adly a pris le nom d'Abel, et sa descente aux enfers a gagné quelques échelons. Lui qui croyait aux promesses de la capitale, à sa folle énergie et ses rues souriantes où « les grands se mêlent aux petits », est trahi par Londres, qui craque sous les orages d'un été de canicule. Effondré comme ces courbes financières dont il maîtrisait l'algorithme, il erre sur les trottoirs sans fin, guettant la voix bienveillante des débuts, d'avant les disputes et la naissance d'*Allegra*, dont il ne lui reste que de crier le nom dans l'ivresse et le silence de la nuit. Jadis ouverte aux quatre vents, la ville s'est refermée, semblable aux cages de ce zoo, dont la rumeur gronde sous ses fenêtres.

Un récit animal, à fleur de bitume.

Comme au cinéma, le roman s'ouvre sur le rugissement d'un lion. Mais un grondement d'emblée « enroué », « plainte d'un roi déchu ». Cette métaphore animale filera jusqu'à la fin. Ici, ce sera le ballet sombre des chauves-souris sous les lampadaires de la City ; la le sou- venir d'enfance des carcasses à vif dans la boucherie familiale d'Arles ; un bull-terrier féroce, ou la tête amie d'un cerf sur les fioles d'alcool vidées à grands traits. L'animalité, mais sous cette forme crue, dégradée ou égarée dans laquelle se reconnaît Abel, bête aux abois parmi tant d'autres, traqué par ses démons et par Firouz, ce faux frère aux longs crocs, artisan de son ascension et du senti- ment d'appartenance qui transforment les hommes en chien ». Dans cette jungle urbaine, Philippe Rahmy progresse en poète. Dans la foule agitée des Anonymous, les étages surpeuplés d'un hôtel pour réfugiés ou l'effervescence entourant l'ouverture de Jeux olym- piques, il fraie son chemin pour croquer une silhouette, un néon r- ticoloire ou le « grand ventre mouillé » des rues après la pluie. P- ragraphes concentriques, de cauchemars en réminiscences d' dévoile l'ampleur d'un désastre dont on redoute sans cesse Au tapage pulsatile des sirènes et des hélicoptères, il m- cope oratoire de Gil Scott-Heron, la voix reptilienne d' les spasmes de « Zombie ». Puis, au milieu de ce tur- glisse les notes de « Schoscholoza », l'hymne des mig- « Aller de l'avant ». Car *Allegra* chante aussi l'espoir film tant aimé de Béla Tarr, une lueur survit dans si profonde soit-elle, ne cède jamais la place à l' désespoir peut toujours jaillir. « Quelque chose se termine les mots du cinéaste hongrois. « Quelque chose se termine chose renaît de ses cendres », lisait-on dans *Béton armé*. Et la ph- revient intacte, tel un clin d'œil, en plein cœur d'*Allegra*.



Et aussi : Ben Jelloun, Guyotat, Lobo Antunes, Heidegger, Kauffmann...



PHILIPPE RAHMY
ALLEGRA

ROMAN

LA TABLE RONDE